

Monique Main

## Poèmes

Étant de la race d'ici  
de s'aimer cousu d'oubli  
de rêver sur les ombres  
de dormir sur la sève et la cendre

Étant à chaque pas  
complice des morts  
à ne plus savoir séparer  
un homme de l'humanité

Quitter ce corps  
inhabité de sommeil  
et l'abandonner  
à la gravité des jambes  
tout entières empêchées  
d'aller droit  
à ce qui pourrait recommencer

Être dedans la nuit  
Être dedans le silence  
Ne pas hurler  
Ne pas déranger  
celui d'avant  
ce bel insoumis qui se pavane  
inaccessible  
d'être en un lien chaque jour changé

Soi-même

cette pente dérobée  
au tangage des heures

Hormis le cri  
nulle paroi ne résonne  
dans l'insomnie du corps  
cet égarement si fort  
d'entraîner  
le peu de visage qui reste

Franchir les portes herbeuses  
qui improvisent l'exil

quand on devient si pesant  
Amsterdam ou Vancouver  
en boucles sur le front  
que l'horizon monte  
à hauteur de lèvres

Vu du bleu de ses yeux, de l'embué de la vue dans le regard, il était impossible de dire si c'était le soleil ou le sol qui retenait son attention.

Un oiseau descendait en spirale, relié au ciel par le silence plus transparent que la symétrie australe.

La chaleur coagulait la poussière jusqu'à absorber les restes du sommeil.

Voyait-il ce qui existait au-delà de la transparence pulpeuse de l'horizon — et encore au-delà — ou le voyage qu'il entreprit ce jour-là effaçait-il le songe de ses lèvres — par-delà le foisonnement animal ?

On ne put conclure que cela :  
Nul soleil n'aida le voyageur.  
L'ombre le suivit dans beaucoup de ses pensées.  
Dedans et dehors se mélangèrent voilant l'hésité du regard.

Même pas un chant. Même pas l'enroué des mots pour l'accompagner.

Seules lavandes et cigales fleurirent à travers son corps.

J'ai  
mais savez-vous l'exil d'un visage  
qui accepte l'opulence sinueuse  
de multiples rencontres ?  
Savez-vous saccage et profanation  
le grumeau et la crainte  
de l'espoir étouffé ?  
Et la fuite et le feu  
de jours hérétiques  
sur les places gardées  
d'insoutenables cauchemars

ces luttes toujours égales  
d'os et d'ongles

Le savez-vous ?  
L'ai-je seulement su ?

Seul  
dévêtu de mon enfance

j'avance  
trainant derrière moi  
deux mains d'homme

C'est tout ce que je peux  
contre l'obscurité

C'est tout ce que je peux pour moi  
quand le temps respire si fort  
que jamais  
je ne saurai le retenir

Riverains de l'ombre  
ne m'arrêtez pas

(Je sais votre haleine  
assourdissant ma gorge  
Je sais vos lèvres  
vivantes par les miennes)

Laissez-moi devenir  
sourd insensible  
aveugle à moi-même

Pour s'épargner l'insulte des fourmis  
ils ont quitté leurs terres  
à l'humble sonnaille du matin

De la famine  
à l'odorance triste  
tel un vol de guêpes  
ils ont devancé la fièvre

jusqu'à la sécheresse de l'os

là où la poussière prend appui

Quand de saisons en saisons  
les arbres portent les nuages

c'est tout un  
par où commence le soleil  
par où se perd le vent  
aspirant le ciel  
haché de douleur

Emporté par la hâte et la lenteur  
Revêtu de parole et de silence  
Quel âge avais-tu  
chassé du milieu des hommes  
jusqu'aux limites du souffle ?

Mes jours ont passé  
comme un navire de jonc  
Ils errent incertains  
sans avoir connu le bonheur

Ce m'est tout un  
cette attente inutile  
qui se perd à l'étroit  
et cette éternité de réponse

comme le cèdre en terre étrangère  
le jour ne s'inquiète pas de mes jours

Dissipé le voyage  
il fut  
haut en lui-même  
ce songe sur ivoire  
que la foule égréna

fragment épars  
d'un chant né au-dedans  
épaule contre épaule  
de donner respiration à la terre

Comme d'une cité sans limon  
où l'horizon mûrit  
à l'éclat de la nuit —  
rien qu'une muraille  
où la mort siamoise  
s'obstine derrière nous —

sans lumière  
sans distance  
il s'évanouit  
cavalier famélique  
abrupt en son ardeur  
de poursuivre son ombre

Est-ce si loin  
la nuit  
qu'il faille partir  
envahis    dévastés  
d'itinéraires  
aux multiples sécheresses

Est-elle si loin  
que  
tracée au blé    à l'orge  
elle devienne déjà  
la proie du sommeil

Ou  
au hasard d'une pioche  
est-elle à ce point centenaire  
qu'elle s'enroule à la vie  
pour en garder l'issue ???

Tête penchée  
tête obstinément penchée  
à l'extrême de l'ombre  
savoir une fois encore  
revivre le silence :

cette nuit sans nuit  
enveloppant le corps  
d'immobilité

Aller en malaventure de soi-même  
toujours plus au sud  
toujours plus éfatigué  
de fuir  
le chemin tracé par ses pas

Voleur parmi les voleurs  
passer comme un navire de jonc  
à l'affût des saisons

Suivre comme un reflet  
le visage  
son propre visage  
coulé dans la chair  
cette détresse intérieure  
ne figurant sur nulle carte

Marcher  
inconnu de tous et de chacun  
ou s'immobiliser  
prisonnier de l'écorce  
comme de la muraille

c'est aussi inutile  
pour qui est à l'étroit  
dans son regard

Se pressentir connu et raconté  
comme l'anneau isolé  
du vivant de la chaîne

si isolé dans l'obscur des regards  
qu'on s'étrécit soi-même  
en ce miroir bombé  
d'incorporer l'image muette

si annulé dans l'ailleurs des regards  
que l'empreinte frottée de terre  
oublie ce corps d'impuissance

Trouble de l'œil  
en ce pas intérieur  
d'évaluer le jour d'après les nuits

Trouble en cette émeute calcinée  
d'attendre la lumière  
absorbé dans l'hiver

Trouble de n'avoir trouvé  
comme maître  
que l'érosion

Cependant menacé  
retrouver ses traces enfouies  
dans l'herbe de patience  
Puis rêche de crainte  
réparer les remparts  
pour que ne s'y cache  
le lézard à la pupille froide

Monique Main : Premiers écrits parus en 1983 dans la revue Orac'l (nos 3-4).  
Un temps de méditation.  
Un texte dans la même revue en 1985 (nos 11-12).